

Au début était l'adverbe

,

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

avant

Arriver à vélo. Sonner. Attendre l'ouverture de la porte. Resonner souvent. Entrer et tourner légèrement sur la gauche pour ranger le vélo dans les deux barres en fer prévues à cet effet. Sortir la clé du sac, détacher le U se trouvant autour du guidon. Insérer le U entre la roue et les barres d'acier. Ranger la clé dans la même poche du sac, celle se trouvant sur le côté.

Détacher le casque du vélo, se passer les doigts dans les cheveux pour redonner un peu de gonflant à la coiffure. Enlever aussi les pinces à vélo du pantalon aux bas trop larges et les mettre dans le casque en l'ayant tourné à l'envers. Rentrer par la porte latérale. L'ouvrir car elle est toujours fermée. Ouvrir l'autre porte qui donne dans la salle principale. En déposant le sac sur les tables posées côte à côte, sortir le pique-nique pour le midi et monter l'escalier en colimaçon qui va à l'étage.

Ranger le pique-nique dans le réfrigérateur en faisant attention à ne pas empiéter sur un autre pique-nique. En disant bonjour aux collègues qui en sont à leur premier café de la journée, prendre le même escalier mais dans le sens de la descente cette fois. En regardant des collègues faire la queue à la photocopieuse toujours très prisée à cette heure, ouvrir son casier et prendre les affaires pour la matinée : les clés des salles, les dossiers, les livres et refermer le casier moins ouvert depuis qu'il y a les messages professionnels via le net. Casier avalant et recrachant les outils de travail gentiment. En sortant de la salle du bas pour aller vers une autre salle, celle où bientôt ça démarrera, laisser passer des collègues, se saluer sans trop s'attarder, certains n'écouter pas votre réponse aux « ça va ? » lancés de façon automatique. Ne pas se donner la peine de répondre. Se frayer un chemin dans la jungle des adolescents s'attardant dans le hall avant la sonnerie fatidique. Arriver dans le couloir où se trouve la salle dans laquelle vous allez officier. L'ouvrir et la laisser ainsi comme une invitation à entrer, à discuter. Respirer le silence. Sortir toutes les affaires du sac, allumer l'ordinateur, mettre les crayons dans

la bavette du tableau. En entendant la sonnerie, se positionner dans l'encadrement de la porte et saluer ceux qui vont passer un à un devant vous.

Où ?

Habiter son corps c'est déjà compliqué alors
habiter une maison...

En pensant aux personnages de Gracq :
Grange, Aldo, Albert, je me dis qu'ils n'ont pas
de chez eux : maison forte, forteresse, ce qui
revient à peu près au même, château perdu au
milieu de la lande bretonne, ils vaquent au
monde, sans attache, ils habitent le monde. Ils
sont au monde.

Habiter mon jardin. Offrir des lavandes aux
abeilles, offrir des sauges à d'autres butineurs,
offrir des arbres aux papillons de plus en plus
nombreux. Ramasser les escargots qui
mangent tout et les balancer de l'autre côté du
mur, dans le chemin où ils iront tracer leur
nouvelle route. En faire des escargots volants.
Habiter un jardin.

Habiter un refuge. Se réfugier en montagne.
Trouver sa coquille.

Habiter sa maison comme un refuge, s'y
accrocher, s'y perdre, se perdre, s'accrocher

aux murs comme le gecko qui se promène au plafond.

Habiter une chambre de cité U. La chaise du bureau que l'on recule et qui touche tout de suite le lit. Un minimum d'espace pour un maximum de rentabilité de l'espace. On voudrait être gecko pour grimper au plafond.

Habiter dans un livre. Courir au fil des pages, parcourir des pages. Attendre blotti dans une vieille édition de Corti qu'une lame vienne massicoter les pages pour sauter sur les mots.

Habiter la ville, habiter la campagne, habiter la montagne, la mer, des chemins de traverse, au bord des routes, des chemins, des rivières, des doutes, des rires. Habiter la vie.

Habiter des nuages, des nuits, des jours, des heures, des minutes. Habiter le temps.

Habiter tout simplement.

Encore un peu

Dans la journée qui s'avance l'ordinateur va s'allumer. Un doigt. L'index montre le bouton de droite qu'il frôle et j'attends. Un reflet bleuté sur le bureau entre dans la chambre. Un rai de lumière sépare alors le sol de façon oblique heurtant le lit. L'ombre du mur dans le jardin a mis ses bottes de sept lieues. Plus de soleil sur la sauge. Un insecte, attardé, retardé butine encore, fleurant jusqu'au dernier moment. J'attends encore un peu. Je guette l'heure des geckos. Sortant de façon impromptue ils dessinent sur le mur qui me fait face un labyrinthe dont eux seuls savent sortir. L'ombre du jardin est là, envahissante. Tout au bout, à droite la bande de soleil lutte pour rester jusqu'au dernier moment, le moment où je vais commencer. Mais j'attends un tout petit peu. Les gazénias sont déjà fermés au monde des ombres. Le jasmin s'est tu mais un avertissement olfactif m'indique sa présence. Je vais devoir allumer. La pénombre est vivante. Attendre encore..

Anthologie été 2024

ENFIN

je me lève comme tous les matins du lundi au vendredi, 6h35, le reste de la maison dort encore, encore une journée dans ce bureau d'expert-comptable où j'essaie de démêler la vérité derrière des chiffres qui se dérobent, qui se cachent et qui mentent

se cacher, je pense à cette femme aperçue depuis une semaine sur le bord de la route que j'emprunte du lundi au vendredi, une femme qui fait du stop, tôt le matin, jamais vue jusqu'ici, sa présence m'interroge, sa présence si tôt le matin sur cette route de campagne reste une énigme, des problèmes de voiture certainement, une femme seule sûrement car autrement son mari l'emmènerait où elle doit aller

aller vers le bureau, je l'ai dépassée lundi et mardi sans m'arrêter, je l'ai regardée la première fois en passant à sa hauteur au bord de la route, je l'ai regardée dans le rétroviseur la seconde fois, je n'ai pas osé m'arrêter, avec tous ces trucs de MeeToo on ne sait plus trop comment faire avec les femmes sauf la sienne et encore, et pourtant il pleuvait hier, j'aurais pu, je ne l'ai pas fait, j'ai regretté, j'y ai pensé toute la journée, la journée à écouter des chiffres qui me parlent

alors que la maison dort encore je me dis que
ce serait bien que je m'arrête cette fois, si la
femme est encore là, j'ai un peu honte de
l'avoir laissée sous la pluie, cette femme dans
cette attente au bord de la route, je lave ma
tasse de café dans l'évier sous la fenêtre, je la
mets à l'envers sur l'égouttoir, des gouttes
d'eau prennent leur temps pour s'ébrouer

je prends la voiture, la voiture qui était dans le
garage, d'habitude j'ai la flegme de la rentrer
mais ils avaient annoncé des pluies du désert,
ces pluies qui transforment les voitures en
animal tacheté en un rien de temps ,

l'image de la femme au bord de la route saute
à mes côtés, sur le siège avant, le siège
passager

une urgence me tape à l'épaule, je poursuis la
route, la route habituelle, celle du lundi au
vendredi, bientôt la ligne droite où elle était
hier et avant-hier

,une silhouette, la couleur de son imper, une
tache beige au bord de la route,

mon pied s'est levé de l'accélérateur, j'entends
la mélodie du clignotant

PEUT -ETRE

C'était dimanche en fin d'après-midi à l'heure où normalement il s'asseyait tranquillement dans le canapé Mais là, il était en voiture étonné lui-même d'être sur cette route qu'il n'avait pas encore arpentée Il rentrait chez lui Le jour commençait à se cacher derrière ses yeux encore pleins de l'interdit Une ombre rectiligne partageait la chaussée en deux traçant une frontière entre ombre et lumière Désir effleuré du bout de l'oubli Il rentrait chez lui Il ne parvenait pas à s'imaginer ce qui allait se passer Il était temps d'allumer les feux de position Il fallait signaler sa présence aux autres sans pour autant vouloir entrer pleinement dans la nuit annonçant son retour Retour à la maison Ce mot-là ne résonnait plus Il y avait comme une dissonance rendue audible par la présence de celle qui était à ses côtés Elle regardait filer le paysage entre ses doigts La nuit s'éveillait maintenant Les feux de croisement étaient de mise Mise en parenthèse Mise à nu Mise en bière d'un souvenir qu'ils allaient honorer de leur mémoire

PARTOUT

« Avec plaisir » dit-il en posant la tasse de café sur la table. Oui, il est question de plaisir, c'est vrai mais tout le plaisir est pour moi je crois car c'est moi qui me fais servir sur cette terrasse à l'ombre du platane alors que toi tu trottes de la place au café qui se trouve de l'autre côté de la rue en plain cagnard. Oui, c'est vrai, je crois que j'y prends du plaisir à être là, à ne rien faire si ce n'est regarder les gens passer et l'été s'installer confortablement. Plaisir d'étaler mes jambes sous la table, d'étirer mes doigts de pied et de humer les aiguilles de l'horloge de la tour au-dessus de ma tête.

Avec plaisir, tu as certainement pris ce job d'été pour te payer un peu tes études. Ce n'est pas cher payé mais il y a les pourboires ont dit les patrons. Tu as fait quelques calculs adéquats, purement chimériques mais le plaisir vient aussi de ce qu'on peut imaginer.

Avec plaisir un enfant court après un pigeon pour mieux le voir s'envoler. Avec plaisir le volatile s'était posé sur la place où il sait qu'il pourra toujours trouver des miettes que les clients ont laissé tomber ou lui lanceront.

Avec plaisir contre un ticket de carte bleue donnée à ce couple de touristes étrangers. Je ne sais pas si c'est le moment approprié. Au moment de payer, c'est quand même rarement de gaieté de cœur. C'est un échange de service. Et puis le serveur qui annonce cela, je ne crois pas qu'il ait éprouvé véritablement du plaisir à chercher dans le gouffre de sa mémoire les bribes de leçon d'anglais qu'il avait retenues pour essayer d'expliquer à ces Anglais ce qui était sur la carte. Il aurait sans doute pris davantage de plaisir à les servir si la carte avait aussi été imprimée en anglais. Mais bon, ils lui laissent un pourboire, c'est l'avantage des étrangers, ça devrait donc lui faire plaisir.

Avec plaisir sortir son carnet d'écriture du sac. Observer les mains des gens qui se trouvent autour et les faire parler. Noter leurs déplacements, leurs interactions, leur fébrilité ou leur nonchalance. Décrire leurs caractéristiques et dialoguer avec elles le temps d'une page de carnet.

TIMIDEMENT

Elle essayait de déchiffrer le titre du livre qu'il lisait en face d'elle dans cette rame du métro. Il sentit son regard et leva les yeux. Elle était prise en flagrant délit d'effraction. Elle sentit une chaleur l'envahir. Elle rougissait. Voilà, maintenant son sentiment se lisait à la face du monde. Il lui sourit tout en tournant la page. Elle jeta un coup d'œil à l'affiche des stations de métro au-dessus de la porte mais sans la voir. Un regard circulaire lui indiqua qu'il n'y avait pas d'échappatoire. Elle était obligée de rester en face de cet autre voyageur qui savait qu'elle s'intéressait à son livre. Elle n'avait pas pu voir le titre du roman parce que c'était un roman édité en poche. Un livre pas trop gros. Sa curiosité la démangeait. Elle jeta des coups d'œil furtifs qu'elle voulait discrets pour essayer de deviner le titre qui apparaissait à l'envers en haut de chaque page. Il leva le livre face à elle et le titre lui sauta dessus Zazie dans le métro. « Vous connaissez » lui demanda-t-il ?

SENSIBLEMENT

Fin mai 1944

Un café sur une route entre la Normandie et l'Anjou. Je suis attablé pour prendre de la chicorée en attendant le plat de topinambours et des œufs sur le plat. A la campagne, on ne se débrouille encore pas trop mal avec les poules. Il est entré après avoir laissé son vélo contre le mur extérieur du café. Je l'ai aperçu à travers la vitre embuée et les rideaux à carreaux rouges et blancs. Il a demandé si c'était possible de prendre son déjeuner et a présenté des cartes de rationnement. La patronne lui a répondu que c'était possible et lui a désigné la table qui jouxtait la mienne. Il n'avait pas l'air d'un paysan du coin. Plutôt bien habillé, il a enlevé ses pinces à vélo et s'est assis. Du genre taiseux, il a regardé lui aussi par la fenêtre ne cherchant pas à lier conversation. C'était sans compter sur la patronne qui lui a demandé s'il était en vacances. Je l'ai regardée pour voir si elle plaisantait mais non, la question était sérieuse et chose encore plus incongrue il lui a répondu qu'il était en vacances car les examens de licence avaient été avancés en mai. « Vous allez loin comme ça avec votre vélo ? » a-t-elle continué. Courtoisement, il lui a répondu qu'il

rejoignait la maison familiale à Saint Florent. La distance était de 306 km, c'était son deuxième jour. Et il a tourné la tête pour lui faire comprendre qu'il ne souhaitait pas continuer davantage la conversation ou l'interrogatoire. Il a sorti une carte du coin de son sac et l'a étalé sur la table en attendant d'être servi. Assis, penché sur la table, les deux mains appuyées à plat sur la carte il est resté ainsi comme dans une immobilité hypnotique. Nous avons sursauté tous les deux à l'annonce tonitruante que ce serait prêt dans cinq minutes. Il a rangé la carte dans son sac et en a sorti alors un livre qu'il avait déjà parcouru si j'en croyais la couverture un peu abîmée aux coins. Les Falaises de marbre d'Ernst Jünger. Je ne connaissais pas cet auteur mais vu le nom il fallait être un peu fou ou collabo pour lire un tel truc. Il semblait détaché de toute considération extérieure. Je ne le savais pas encore mais il avait brûlé ses papiers communistes et il venait d'être inquiété car son passé l'avait rattrapé. Seule l'intervention du doyen l'avait sauvé. La patronne est arrivée et lui a déposé l'assiette devant lui. Il l'a remerciée, a rangé le livre dans sa besace et a jeté un nouveau coup d'œil vers la brume pour humer l'air du temps.

QUOI ?

Photomaton

Je ne sais pas d'où vient ce nom mais il ne m'évoque rien de très joyeux. Il est bien indiqué qu'il est interdit de sourire sur les papiers administratifs. Pas de fantaisie surtout. Il faut tirer les rideaux, tourner un siège qui relève davantage d'un siège médical que d'un moment agréable. Le flash aveuglant fait qu'on ferme les yeux. Puis, on retire le rideau d'un geste magistral et la bobinette cherra. Le photomaton, c'est la photo carcérale, de face seulement.

Selfie

C'est l'opposé de la photo maton, IL FAUT sourire tout le temps. Tout d'abord, trouver l'icône qui permet de faire un retournement de situation. Ensuite, avoir le bras assez long – même si tout le monde me dit que non- pour prendre de la distance, puis, disposer l'appareil ou plutôt le téléphone un peu en hauteur. Il faut également avoir de préférence un arrière-plan qui montre bien où vous êtes de façon à ce que tout le monde mesure bien la chance que vous avez, voire vous envie. Le selfie, c'est le monde du bonheur.

Photo de ce que vous allez manger

Autre incontournable de notre monde moderne : prendre l'éphémère, ce qui va d'un instant à l'autre disparaître de la surface de la terre pour être englouti à jamais : le plat du restaurant où vous êtes attablé et qu'un serveur ou une serveuse vient de vous amener. Vous salivez à l'avance, regardez la présentation, mesurez à vue d'œil la quantité, la qualité des ingrédients. Vous vous dites qu'il serait bien de partager ce moment de pur bonheur avec ceux qui n'en profiteront pas. Alors vous sortez votre appareil ou plutôt votre téléphone, en fait non, vous ne le sortez pas car il est à droite de votre assiette, vous le prenez donc, et immortalisez la charlotte d'asperges et mousseline de truite. Voilà, il en restera une photographie car Messer Gaster se charge du reste. La photo des plats que l'on va manger c'est pour rappeler la différence entre le temps de préparation, toujours long, et le temps qu'il faut pour le manger, toujours court.

Photo de fleurs de montagne

Elle pourrait rappeler la photo du plat que l'on va manger par plusieurs aspects : saisir l'éphémère, s'en délecter, prendre le temps d'en faire le tour. Toutefois elle en diffère. En

Anthologie été 2024

effet, à moins de s'y connaître, la fleur de montagne que l'on photographie ne se mange pas. En outre, pour la saisir, il vous faut fournir un effort physique que le restaurant n'offre pas. La photo de fleur de montagne est faite pour rappeler le suspens du temps, un autre rapport à l'heure que vous n'avez pas, vous remplacez la montre par le dénivelé. Les heures se comptent en mètres à monter et à descendre. C'est la fleur qui vous appelle et non vous qui la voyez. Alors, vous vous mettez à sa hauteur, accroupi ou à plat ventre, vous lui dites bonjour-il faut toujours dire bonjour aux fleurs-, vous sélectionnez le gros plan et vous appuyez sur le bouton bleu de votre téléphone. La photo de fleur de montagne, c'est le pouvoir de la couleur.

HIER

"Toutes les images disparaîtront

la dernière séance, des nanas qui jouent les pin up et les admiratrices de "Monsieur Eddy". Lui, ne semble pas touché. Il présente le film et son lot de gentils et méchants. L'émission s'effacera dans les volutes du colt de Clint Eastwood.

la robe longue faite par ma grand-mère à l'occasion d'un mariage. Blanche avec des fleurs oranges, rouges et jaunes. Elle était lourde à porter. J'étais fière. C'est lourd à porter les images de famille parfois.

l'actrice dans sa baignoire, en train de jouer à faire de la mousse grâce au célèbre savon, savon des stars féminines qui avaient une peau nette grâce à ce miracle de nettoyage. Et on a été nombreuses à en rêver. A rêver à cette vie de Lux.

la copine de vacances dont on a oublié le prénom accroupie à mes côtés avec un crabe entre nous deux, encore vivant dans un camping au bord de la mer

les images Sarah Kay en autocollant collées sur
les classeurs, sur les cahiers

les taches sanguinolentes sur des vêtements
affichés en grand dans tout le pays lors d'un
énième conflit, united mauvais sang

les images disparaîtront, ont déjà disparu pour
certaines , les sensations resteront

PLUS

Fin mai 19441

Un café sur une route entre la Normandie et l'Anjou. 2Je suis attablé pour prendre de la chicorée en attendant le plat de topinambours³ et des œufs sur le plat. A la campagne, on ne se débrouille encore pas trop mal avec les poules⁴. Il est entré après avoir laissé son vélo⁵ contre le mur extérieur du café. Je l'ai aperçu à travers la vitre embuée et les rideaux à carreaux rouges et blancs. Il a demandé si c'était possible de prendre son déjeuner et a présenté des cartes de rationnement. La patronne lui a répondu que c'était possible et lui a désigné la table qui jouxtait la mienne. Il n'avait pas l'air d'un paysan du coin. Plutôt bien habillé, il a enlevé ses pinces à vélo et s'est assis. Du genre taiseux⁶, il a regardé lui aussi par la fenêtre ne cherchant pas à lier conversation⁷. C'était sans compter sur la patronne qui lui a demandé s'il était en vacances. Je l'ai regardée pour voir si elle plaisantait mais non, la question était sérieuse et chose encore plus incongrue il lui a répondu qu'il était en vacances car les examens de licence avaient été avancés en mai. « Vous allez loin comme ça avec votre vélo ? » a-t-elle continué. Courtoisement, il lui a

Anthologie été 2024

répondu qu'il rejoignait la maison familiale à Saint Florent. La distance était de 306 km, c'était son deuxième jour. Et il a tourné la tête pour lui faire comprendre qu'il ne souhaitait pas continuer davantage la conversation ou l'interrogatoire. Il a sorti une carte du coin de son sac⁸ et l'a étalé sur la table en attendant d'être servi. Assis, penché sur la table, les deux mains appuyées à plat sur la carte il est resté ainsi comme dans une immobilité hypnotique. ⁹Nous avons sursauté tous les deux à l'annonce tonitruante que ce serait prêt dans cinq minutes. Il a rangé la carte dans son sac et en a sorti alors un livre qu'il avait déjà parcouru si j'en croyais la couverture un peu abîmée aux coins. Les Falaises de marbre d'Ernst Jünger. Je ne connaissais pas cet auteur mais vu le nom il fallait être un peu fou ou collabo pour lire un tel truc. Il semblait détaché de toute considération extérieure. ¹⁰Je ne le savais pas encore mais il avait brûlé ses papiers communistes et il venait d'être inquiété car son passé l'avait rattrapé. Seule l'intervention du doyen l'avait sauvé. La patronne est arrivée et lui a déposé l'assiette devant lui. Il l'a remerciée, a rangé le livre dans sa besace et a jeté un nouveau coup d'œil vers la brume ¹¹pour humer l'air du temps.

1J'ai regardé dans La Pléiade car je ne me
rappelais pas exactement du mois de son
départ de Normandie où je ne sais plus où il
dit avoir senti le vent de l'Histoire. Il a eu le
nez fin de quitter Rouen un mois avant quand
on sait comment la ville a été bombardée

2Je suis restée vague et me suis dit qu'il
n'aurait pas apprécié que Saint Florent le Vieil
soit assimilé à l'Anjou, c'est une place vers la
mer, au bord de la Loire, sa maison donne sur
le fleuve. Il a baigné dans une atmosphère
aqueuse dès son enfance

3Les topinambours, c'est un clin d'oeil pour
mon père qui inlassablement quand on
demandait à ma mère ce que l'on mangeait
répondait : des topinambours, il est né en 1938

SENTANT

Sentir le vent tourner ; effectivement, les odeurs peuvent être nauséabondes

Sentir que ça va mal tourner ; on peut sentir un coup de poing, ou le ressentir plus précisément

Sentir l'air du temps ; vouloir l'attraper à pleines mains et le regarder courir à toutes jambes

Sentir la détresse des gens ; on ne sent rien, on la voit, on la touche parfois du bout des doigts

Sentir ta main dans mes cheveux ; je me sens bien

Sentir que l'on va pleurer ; avoir le goût du sel au bord des lèvres

Sentir le sommeil nous envahir ; pas le temps d'en savourer l'odeur

Sentir le soleil nous brûler ; se mettre à l'ombre de toute urgence

NULLE PART

Ici, tu sonnes une petite vingtaine de fois avant d'arriver à destination mais la sonnerie, tu ne l'entends jamais et la destination, tu ne sais jamais trop à quelle heure tu l'atteindras. La sonnerie muette résonne dans les fins fonds d'un bureau entouré de caméras où des costumes bleus veillent. Il y a toujours un bruit de fond, rarement des choses distinctes : le bruit des grands sacs cabas aux rayures bleues et rouges, le son de l'alarme quand « vous avez sonné » mais ce n'est pas toi qui sonnes, c'est leur appareil. Alors des fois, tu te retrouves en chaussettes car la fermeture éclair des bottines fait sonner. Autre bouton silencieux sur lequel tu appuies pour passer une autre porte, en revanche, un signal sonore t'avertit que la porte est ouverte sur l'intérieur. Une autre porte, encore et encore, les mêmes sonnettes silencieuses, tu ne sais pas si on t'a entendu ou vu, des fois tu attends longtemps, tu prends livre en attendant, la règle est de tuer le temps. Tu prends la lourde porte à deux mains, elle est lourde. Un petit pas pour tomber nez à nez avec une autre porte, même sonnerie silencieuse. Un guichet, on te donne un API, obligatoire, t'a-t-on dit, ça sonne aussi en cas de besoin. Tu ne dis rien, mais tu sais qu'en cas de besoin, le temps que les costumes

bleus arrivent tu as le temps d'avoir quelques ennuis, mais tu prends puisque c'est obligatoire. Tu entends ces mots distincts avant de longer le grand couloir où le bruit de fond est prégnant. Ça sort d'une porte sur la droite dans un roulement de charriot vertical où s'entasse du linge, les hommes qui poussent le charriot sont d'une même couleur, ils te disent bonjour, toujours, on le leur a appris et un fil, ne serait-ce que tenu vers « l'extérieur » est toujours bon à prendre. Ça sort de la droite dans un roulement de tambour, ce sont les roues des poubelles qui sont poussées et tirées par d'autres habillés de la même couleur. Un costume bleu les accompagne toujours, pas de bruit de clés ici, ce n'est qu'au cinéma, tout s'ouvre et se ferme de façon électronique. Tu es au bout de ce couloir pour arriver à ce que tu as appelé le rond-point. Cinq portes avec barreaux composent le rond-point où un groupe d'individus attend l'ouverture de leur porte. Jamais ensemble, chacune son tour et parfois cela prend du temps. Ça crie, ça s'interpelle d'une porte à l'autre, ça passe les mains entre les barreaux, ça hèle les surveillants pour demander l'ouverture, ça discute, ça se fait des checks- c'est là que tu as appris à les faire sous leurs rires- 9h, c'est l'heure des embouteillages au rond-point, beaucoup sont « sortis » pour vaquer. Le bruit strident de l'ouverture

t'avertit que tu peux traverser le rond-point et attendre l'ouverture de la porte qui donne sur l'escalier. Les « gars » ont déjà appuyé sur le bouton. Certains te connaissent, tu checks, ou tu serres la main, tu demandes comment s'est passée la semaine. Mais en arrière-plan sonore, toujours ce bruit de fond permanent qui agresse tes oreilles. Mots humains contre agression sonore. La dernière porte s'ouvre, tu en vois d'autres dans l'escalier qui sont là depuis la dernière ouverture. Tu les salues par leur prénom, ils font de même, tu les vouvoies, ils font de même. Pas besoin d'énoncer les règles, ça coule comme leurs paroles. On arrive enfin dans la salle où je vais être avec ceux qui auront pu sortir et ils vont s'exprimer dans le seul endroit où « on parle correctement ». Nous sommes à l'écoute les uns des autres, je peux commencer.

FAISANT LE POINT

C'était le jour, le jour des courses. Je ne sais pas pourquoi il y avait un jour pour les courses, un pour le ménage, un pour le repassage, la semaine pour faire le taxi pour mes quatre enfants. Je n'avais pas de jour pour moi, peut-être une heure le dimanche matin quand tout le monde dormait encore et que je pouvais lire le journal de la veille et prendre le petit déjeuner tranquille.

Ce jour-là, je sentais que c'était le jour de trop : une liste longue comme mon bras et dont la récolte ne durerait pas plus longtemps que six jours et des exigences en veux-tu en voilà : chocolat au lait avec noisettes, chocolat noir aux amandes, chocolat noir avec des morceaux d'écorce d'orange. Et pendant six jours des criaileries pour savoir qui avait mangé ; osé toucher à la tablette de l'autre. Moi, je m'étais mise aux tablettes avec édulcorant, c'est infect mais au moins, personne ne touche à la mienne et je suis hors- jeu pour leurs histoires.

Ce jour-là, c'était la liste de trop, celle qui me remplissait d'un trop plein en même temps que le caddie que je n'avais même pas encore

touché. Rien que m'imaginer le caddie dans les mains alors que j'étais encore dans la voiture, je sentais des hauts de cœur qui me venaient. Tout en pensant à tout ce qu'il fallait que j'achète, je suis arrivée au parking et je l'ai vu, lui, il m'attendait.

Le caddie était bien rangé avec ses frères et ses sœurs, attachés les uns aux autres pour ne pas se perdre. Dès que j'ai vu le caddie, je me suis dit qu'il fallait que je le détache avec le petit jeton blanc, qu'il fallait que je le libère de sa vie de bagnard. Je me disais que j'allais glisser avec lui, que nous allions presque nous enlacer, lui et moi, dans les rayons du magasin. Je me voyais déjà en osmose parfaite, lui et moi déroulant notre pas de deux. Mais j'avais beau le regarder en m'approchant peu à peu, je n'arrivais pas, non je n'arrivais pas, je ne pouvais, non, ne pouvais pas m'emparer du caddie. Caddie appelé aussi charriot, de caddie à charriot il y a cachot me soufflait à l'oreille Ponge. J'avais beau le regarder, l'approcher peu à peu, je ne parvenais pas à l'enlacer. J'imaginais, je pensais qu'il allait faire un beau cavalier, un bon danseur, capable de me faire tourner, virevolter. Je l'observais le charriot, le caddie, enchaîné à ses compagnons de misère, je le voyais. A travers ses barreaux, à travers ses tubes verticaux, je voyais une possibilité de folie, une possibilité

de danse, de valse. Je me voyais le prendre. Mes mains doucement se poser sur son bras, sur sa poignée, fermement et calmement. J'aurais posé mes mains sur sa poignée, je l'aurais libérée de sa chaîne de fer, je lui aurais donné le goût de la liberté, de l'autonomie par rapport à ses frères et à ses sœurs, les autres charriots, toujours emboîtés. Je restais là à le contempler, à m'imaginer avec lui dans les rayons du magasin entamant une valse, 1-2-3, 1-2-3. Je pensais, je pensais dans quelle allée on pourrait s'enlacer ainsi, 1-2-3, 1-2-3. Ses lignes verticales en acier chromé lui donnaient un air d'élégance, un air que j'espérais apprivoiser, un air que je pensais m'approprier. Mais le ca-le ca, le caddie restait là, en tête de cortège. Mes mains ne parvenaient pas, pas, pas jusqu'à lui, mes mains ne pouvaient pas, ne voulaient pas, n'arrivaient pas à le prendre, à l'enlacer. Je me disais, je vais le prendre, lui faire faire un petit tour, un grand tour, un tour du propriétaire. J'étais un peu étonnée de sentir que j'avais besoin de prendre ce cha-cha, charriot en main, dans mes mains, d'épouser sa courbe avec mes mains, dans mes mains. J'étais un peu surprise de voir que je m'imaginais avec lui dans l'allée centrale du magasin, faire un petit tout de piste, un tour de valse, des pas de danse. Alors je suis restée là, le regard ballant avec le caddie à portée de main.

AILLEURS

Tu t'es levé de bonne heure. Ce n'est pas loin en kilomètres mais tu partirais à l'heure des bouchons, il fallait donc prévoir large car arriver en retard peut remettre l'organisation générale en cause. Tu as essayé une autre fois de partir plus tôt et d'attendre dans les bureaux, tu avais amené de quoi travailler mais il fallait se lever encore plus tôt, alors tu as renoncé à cette possibilité.

Dans la voiture tu te demandes si F. sera là car cela faisait deux fois qu'il n'était pas venu. Paradoxe de ce lieu où les allées et venues foisonnent, impromptues. A. t'a averti la veille qu'il y en aurait un nouveau, il t'a demandé si cela te dérangeait. Non, un gars de plus ne te dérange pas, ils ne sont pas nombreux de toute façon, ça leur fait toujours un peu de changement dans leur train-train, ça les « sort ». Peut-être que M. a été transféré. Tu souris, ce mot te fait toujours penser à Goldorak que tu regardais le mercredi après-midi : le héros s'installait dans une machine volante et disait « transfert ». Si M. a obtenu le

transfert ce serait dommage pour le suivi de ce qu'il a commencé avec toi mais se rapprocher de sa famille serait bien pour lui. Les gars te diront ce qu'il en est, ils sont toujours plus informés que les hommes aux costumes bleus, les mots sont des passe-murailles.

Ici, tu sonnes une petite vingtaine de fois avant d'arriver à destination mais la sonnerie, tu ne l'entends jamais et la destination, tu ne sais jamais trop à quelle heure tu l'atteindras. La sonnerie muette résonne dans les fins fonds d'un bureau entouré de caméras où des costumes bleus veillent. Il y a toujours un bruit de fond, rarement des choses distinctes : le bruit des grands sacs cabas aux rayures bleues et rouges, le son de l'alarme quand « vous avez sonné » mais ce n'est pas toi qui sonnes, c'est leur appareil. Alors des fois, tu te retrouves en chaussettes car la fermeture éclair des bottines fait sonner. Autre bouton silencieux sur lequel tu appuies pour passer une autre porte, en revanche, un signal sonore t'avertit que la porte est ouverte sur l'intérieur. Une autre porte, encore et encore, les mêmes sonnettes silencieuses, tu ne sais pas si on t'a entendu ou vu, des fois tu attends longtemps, tu prends livre en attendant, la règle est de tuer le temps. Tu prends la lourde porte à deux mains, elle est lourde. Un petit pas pour tomber nez à nez avec une autre porte, même

sonnerie silencieuse. Un guichet, on te donne un API, obligatoire, t'a-t-on dit, ça sonne aussi en cas de besoin. Tu ne dis rien, mais tu sais qu'en cas de besoin, le temps que les costumes bleus arrivent tu as le temps d'avoir quelques ennuis, mais tu prends puisque c'est obligatoire. Tu entends ces mots distincts avant de longer le grand couloir où le bruit de fond est prégnant. Ça sort d'une porte sur la droite dans un roulement de charriot vertical où s'entasse du linge, les hommes qui poussent le charriot sont d'une même couleur, ils te disent bonjour, toujours, on le leur a appris et un fil, ne serait-ce que tenu vers « l'extérieur » est toujours bon à prendre. Ça sort de la droite dans un roulement de tambour, ce sont les roues des poubelles qui sont poussées et tirées par d'autres habillés de la même couleur. Un costume bleu les accompagne toujours, pas de bruit de clés ici, ce n'est qu'au cinéma, tout s'ouvre et se ferme de façon électronique. Tu es au bout de ce couloir pour arriver à ce que tu as appelé le rond-point. Cinq portes avec barreaux composent le rond-point où un groupe d'individus attend l'ouverture de leur porte. Jamais ensemble, chacune son tour et parfois cela prend du temps. Ça crie, ça s'interpelle d'une porte à l'autre, ça passe les mains entre les barreaux, ça hèle les surveillants pour demander l'ouverture, ça discute, ça se fait des

Anthologie été 2024

checks- c'est là que tu as appris à les faire sous leurs rires- 9h, c'est l'heure des embouteillages au rond-point, beaucoup sont « sortis » pour vaquer. Le bruit strident de l'ouverture t'avertit que tu peux traverser le rond-point et attendre l'ouverture de la porte qui donne sur l'escalier. Les « gars » ont déjà appuyé sur le bouton. Certains te connaissent, tu checks, ou tu serres la main, tu demandes comment s'est passée la semaine. Mais en arrière-plan sonore, toujours ce bruit de fond permanent qui agresse tes oreilles. Mots humains contre agression sonore. La dernière porte s'ouvre, tu en vois d'autres dans l'escalier qui sont là depuis la dernière ouverture. Tu les salues par leur prénom, ils font de même, tu les vouvoies, ils font de même. Pas besoin d'énoncer les règles, ça coule comme leurs paroles. On arrive enfin dans la salle où je vais être avec ceux qui auront pu sortir et ils vont s'exprimer dans le seul endroit où « on parle correctement ». Nous sommes à l'écoute les uns des autres, je peux commencer.

IMMUABLEMENT

Aujourd'hui, on m'admire, on fait mon éloge,
je suis même un cas d'école.

On vient de loin pour me mesurer, me
photographier, me gloser, me parler.

Etourdie des mots des hommes.

J'ai voyagé au-dessus du tourbillon terrestre,
je me suis accrochée au vent, à la pluie à la
lumière.

J'ai été une petite graine, une de celles qu'on
ne voit pas, une de celle auxquelles on ne
prête pas attention.

Apportée par des oiseaux ou par le vent ou
par des promeneurs ou par une autre moi-
même.

J'appartiens au hasard.

URGEMMENT

C'était le jour, le jour des courses. Je ne sais pas pourquoi il y avait un jour pour les courses, un pour le ménage, un pour le repassage, la semaine pour faire le taxi pour mes quatre enfants. Je n'avais pas de jour pour moi, peut-être une heure le dimanche matin quand tout le monde dormait encore et que je pouvais lire le journal de la veille et prendre le petit déjeuner tranquille.

Ce jour-là, je sentais que c'était le jour de trop : une liste longue comme mon bras et dont la récolte ne durerait pas plus longtemps que six jours et des exigences en veux-tu en voilà : chocolat au lait avec noisettes, chocolat noir aux amandes, chocolat noir avec des morceaux d'écorce d'orange. Et pendant six jours des criailleries pour savoir qui avait mangé ; osé toucher à la tablette de l'autre. Moi, je m'étais mise aux tablettes avec édulcorant, c'est infect mais au moins, personne ne touche à la mienne et je suis hors- jeu pour leurs histoires.

Ce jour-là, c'était la liste de trop, celle qui me remplissait d'un trop plein en même temps que le caddie que je n'avais même pas encore touché. Rien que m'imaginer le caddie dans les mains alors que j'étais encore dans la

voiture, je sentais des hauts de cœur qui me venaient. Tout en pensant à tout ce qu'il fallait que j'achète, je suis arrivée au parking et je lai vu, lui, il m'attendait.

Le caddie était bien rangé avec ses frères et ses sœurs, attachés les uns aux autres pour ne pas se perdre. Dès que j'ai vu le caddie, je me suis dit qu'il fallait que je le détache avec le petit jeton blanc, qu'il fallait que je le libère de sa vie de bagnard. Je me disais que j'allais glisser avec lui, que nous allions presque nous enlacer, lui et moi, dans les rayons du magasin. Je me voyais déjà en osmose parfaite, lui et moi déroulant notre pas de deux. Mais j'avais beau le regarder en m'approchant peu à peu, je n'arrivais pas, non je n'arrivais pas, je ne pouvais, non, ne pouvais pas m'emparer du caddie. Caddie appelé aussi charriot, de caddie à charriot il y a cachot me soufflait à l'oreille Ponge. J'avais beau le regarder, l'approcher peu à peu, je ne parvenais pas à l'enlacer. J'imaginai, je pensais qu'il allait faire un beau cavalier, un bon danseur, capable de me faire tourner, virevolter. Je l'observais le charriot, le caddie, enchaîné à ses compagnons de misère, je le voyais. A travers ses barreaux, à travers ses tubes verticaux, je voyais une possibilité de folie, une possibilité de danse, de valse. Je me voyais le prendre. Mes mains doucement se poser sur son bras,

sur sa poignée, fermement et calmement. J'aurais posé mes mains sur sa poignée, je l'aurais libérée de sa chaîne de fer, je lui aurais donné le goût de la liberté, de l'autonomie par rapport à ses frères et à ses sœurs, les autres charriots, toujours emboîtés. Je restais là à le contempler, à m'imaginer avec lui dans les rayons du magasin entamant une valse, 1-2-3, 1-2-3. Je pensais, je pensais dans quelle allée on pourrait s'enlacer ainsi, 1-2-3, 1-2-3. Ses lignes verticales en acier chromé lui donnaient un air d'élégance, un air que j'espérais apprivoiser, un air que je pensais m'approprier. Mais le ca-le ca, le caddie restait là, en tête de cortège. Mes mains ne parvenaient pas, pas, pas jusqu'à lui, mes mains ne pouvaient pas, ne voulaient pas, n'arrivaient pas à le prendre, à l'enlacer. Je me disais, je vais le prendre, lui faire faire un petit tour, un grand tour, un tour du propriétaire. J'étais un peu étonnée de sentir que j'avais besoin de prendre ce cha-cha, charriot en main, dans mes mains, d'épouser sa courbe avec mes mains, dans mes mains. J'étais un peu surprise de voir que je m'imaginais avec lui dans l'allée centrale du magasin, faire un petit tout de piste, un tour de valse, des pas de danse. Alors je suis restée là, le regard ballant avec le caddie à portée de main.

SI

Tu t'es levé de bonne heure. Ce n'est pas loin en kilomètres mais tu partirais à l'heure des bouchons, il fallait donc prévoir large car arriver en retard peut remettre l'organisation générale en cause. Tu as essayé une autre fois de partir plus tôt et d'attendre dans les bureaux, tu avais amené de quoi travailler mais il fallait se lever encore plus tôt, alors tu as renoncé à cette possibilité.

Dans la voiture tu te demandes si F. sera là car cela faisait deux fois qu'il n'était pas venu. Paradoxe de ce lieu où les allées et venues foisonnent, impromptues. A. t'a averti la veille qu'il y en aurait un nouveau, il t'a demandé si cela te dérangeait. Non, un gars de plus ne te dérange pas, ils ne sont pas nombreux de toute façon, ça leur fait toujours un peu de changement dans leur train-train, ça les « sort ». Peut-être que M. a été transféré. Tu souris, ce mot te fait toujours penser à Goldorak que tu regardais le mercredi après-midi : le héros s'installait dans une machine volante et disait « transfert ». Si M. a obtenu le transfert ce serait dommage pour le suivi de ce qu'il a commencé avec toi mais se rapprocher de sa famille serait bien pour lui. Les gars te diront ce qu'il en est, ils sont toujours plus

informés que les hommes aux costumes bleus, les mots sont des passe-murailles.

Ici, tu sonnes une petite vingtaine de fois avant d'arriver à destination mais la sonnerie, tu ne l'entends jamais et la destination, tu ne sais jamais trop à quelle heure tu l'atteindras. La sonnerie muette résonne dans les fins fonds d'un bureau entouré de caméras où des costumes bleus veillent. Il y a toujours un bruit de fond, rarement des choses distinctes : le bruit des grands sacs cabas aux rayures bleues et rouges, le son de l'alarme quand « vous avez sonné » mais ce n'est pas toi qui sonnes, c'est leur appareil. Alors des fois, tu te retrouves en chaussettes car la fermeture éclair des bottines fait sonner. Autre bouton silencieux sur lequel tu appuies pour passer une autre porte, en revanche, un signal sonore t'avertit que la porte est ouverte sur l'intérieur. Une autre porte, encore et encore, les mêmes sonnettes silencieuses, tu ne sais pas si on t'a entendu ou vu, des fois tu attends longtemps, tu prends livre en attendant, la règle est de tuer le temps. Tu prends la lourde porte à deux mains, elle est lourde. Un petit pas pour tomber nez à nez avec une autre porte, même sonnerie silencieuse. Un guichet, on te donne un API, obligatoire, t'a-t-on dit, ça sonne aussi en cas de besoin. Tu ne dis rien, mais tu sais qu'en cas de besoin, le temps que les costumes

bleus arrivent tu as le temps d'avoir quelques ennuis, mais tu prends puisque c'est obligatoire. Tu entends ces mots distincts avant de longer le grand couloir où le bruit de fond est prégnant. Ça sort d'une porte sur la droite dans un roulement de charriot vertical où s'entasse du linge, les hommes qui poussent le charriot sont d'une même couleur, ils te disent bonjour, toujours, on le leur a appris et un fil, ne serait-ce que tenu vers « l'extérieur » est toujours bon à prendre. Ça sort de la droite dans un roulement de tambour, ce sont les roues des poubelles qui sont poussées et tirées par d'autres habillés de la même couleur. Un costume bleu les accompagne toujours, pas de bruit de clés ici, ce n'est qu'au cinéma, tout s'ouvre et se ferme de façon électronique. Tu es au bout de ce couloir pour arriver à ce que tu as appelé le rond-point. Cinq portes avec barreaux composent le rond-point où un groupe d'individus attend l'ouverture de leur porte. Jamais ensemble, chacune son tour et parfois cela prend du temps. Ça crie, ça s'interpelle d'une porte à l'autre, ça passe les mains entre les barreaux, ça hèle les surveillants pour demander l'ouverture, ça discute, ça se fait des checks- c'est là que tu as appris à les faire sous leurs rires- 9h, c'est l'heure des embouteillages au rond-point, beaucoup sont « sortis » pour vaquer. Le bruit strident de l'ouverture

Anthologie été 2024

t'avertit que tu peux traverser le rond-point et attendre l'ouverture de la porte qui donne sur l'escalier. Les « gars » ont déjà appuyé sur le bouton. Certains te connaissent, tu checks, ou tu serres la main, tu demandes comment s'est passée la semaine. Mais en arrière-plan sonore, toujours ce bruit de fond permanent qui agresse tes oreilles. Mots humains contre agression sonore. La dernière porte s'ouvre, tu en vois d'autres dans l'escalier qui sont là depuis la dernière ouverture. Tu les salues par leur prénom, ils font de même, tu les vouvoies, ils font de même. Pas besoin d'énoncer les règles, ça coule comme leurs paroles. On arrive enfin dans la salle où je vais être avec ceux qui auront pu sortir et ils vont s'exprimer dans le seul endroit où « on parle correctement ». Nous sommes à l'écoute les uns des autres, je peux commencer.

PRESQUE

Aujourd'hui, on m'admire, on fait mon éloge,
je suis même un cas d'école.

On vient de loin pour me mesurer, me
photographier, me gloser, me parler.

Etourdie des mots des hommes.

J'ai voyagé au-dessus du tourbillon terrestre,
je me suis accrochée au vent, à la pluie à la
lumière.

J'ai été une petite graine, une de celles qu'on
ne voit pas, une de celle auxquelles on ne
prête pas attention.

Apportée par des oiseaux ou par le vent ou
par des promeneurs ou par une autre moi-
même.

J'appartiens au hasard.

PLUS

Arriver à vélo. Sonner. Attendre l'ouverture de la porte. Resonner souvent. Entrer et tourner légèrement sur la gauche pour ranger le vélo dans les deux barres en fer prévues à cet effet. Sortir la clé du sac, détacher le U se trouvant autour du guidon. Insérer le U entre la roue et les barres d'acier. Ranger la clé dans la même poche du sac, celle se trouvant sur le côté.

Détacher le casque du vélo, se passer les doigts dans les cheveux pour redonner un peu de gonflant à la coiffure. Enlever aussi les pinces à vélo du pantalon aux bas trop larges et les mettre dans le casque en l'ayant tourné à l'envers. Pinces à vélo, véritable baromètre de l'état mental. Pas de place à elles, alors les chercher chaque matin. Si la recherche est rapide, la tête est calme et reposée. Si la recherche consiste à soulever, déplacer, rentrer dans la maison fermée à clés, alors la tête est en déplacement.

Livres de La Pléiade, j'ai été adepte, je ne le suis plus. Il y en a deux que je chéris plus que

les autres car ils renferment des lettres de l'auteur répondant à mes demandes. J'ai même gardé les enveloppes avec l'écriture en pattes de mouche. Je les relis de temps en temps. Elles habitent ma bibliothèque. En pensant aux personnages de Gracq : Grange, Aldo, Albert, je me dis qu'ils n'ont pas de chez eux : maison forte, forteresse, ce qui revient à peu près au même, château perdu au milieu de la lande bretonne, ils vaquent au monde, sans attache, ils habitent le monde. Ils sont au monde.

Dans la journée qui s'avance l'ordinateur va s'allumer. Un doigt. L'index montre le bouton de droite qu'il frôle et j'attends. Un reflet bleuté sur le bureau entre dans la chambre. Un rai de lumière sépare alors le sol de façon oblique heurtant le lit. L'ombre du mur dans le jardin a mis ses bottes de sept lieues. Plus de soleil sur la sauge. Un insecte, attardé, retardé butine encore, fleurant jusqu'au dernier moment. J'attends encore un peu. Je guette l'heure des geckos. Sortant de façon impromptue ils dessinent sur le mur qui me fait face un labyrinthe dont eux seuls savent sortir. L'ombre du jardin est là, envahissante. Tout au bout, à droite la bande de soleil lutte pour rester jusqu'au dernier moment, le moment où je vais commencer. Je prends le temps de rêvasser. Je regarde l'étagère où un

oiseau en céramique était perché. Je l'ai fait
tomber. Il est mort. J'attends un tout petit peu.
Les gazénias sont déjà fermés au monde des
ombres. Le jasmin s'est tu mais un
avertissement olfactif m'indique sa présence.
Je vais devoir allumer. La pénombre est
vivante. Attendre encore.

ARRIERE

alors que la maison dort encore je me dis que
ce serait bien que je m'arrête cette fois, si la
femme est encore là, j'ai un peu honte de
l'avoir laissée sous la pluie, cette femme dans
cette attente au bord de la route, je lave ma
tasse de café dans l'évier sous la fenêtre, le
robinet n'est pas encore réparé, de l'eau
m'asperge, cela m'agace, j'essaie de le revisser
une fois de plus, le pas de vis est
complètement rayé à force d'être enserré par
la pince, la pince est rangée avec les
fourchettes, c'est plus pratique, le robinet ne
fait plus fontaine de Trévi, ma tasse est lavée,
je la mets à l'envers sur l'égouttoir, des gouttes
d'eau prennent leur temps pour s'ébrouer

Mais là, il était en voiture étonné lui-même
d'être sur cette route qu'il n'avait pas encore
arpentée Il rentrait chez lui Le jour
commençait à se cacher derrière ses yeux
encore pleins de l'interdit Une ombre
rectiligne partageait la chaussée en deux
traçant une frontière entre ombre et lumière Le
saint Christophe se balançait de droite et de
gauche et semblait le narguer ou lui dire non

dans son geste pendulaire Ou peut-être
dansait-il joyeusement C'était difficile à savoir

VITE

C'était le jour, le jour des courses. Je ne sais pas pourquoi il y avait un jour pour les courses, un pour le ménage, un pour le repassage, la semaine pour faire le taxi pour mes quatre enfants. Je n'avais pas de jour pour moi, peut-être une heure le dimanche matin quand tout le monde dormait encore et que je pouvais lire le journal de la veille et prendre le petit déjeuner tranquille.

Ce jour-là, je sentais que c'était le jour de trop : une liste longue comme mon bras et dont la récolte ne durerait pas plus longtemps que six jours et des exigences en veux-tu en voilà : chocolat au lait avec noisettes, chocolat noir aux amandes, chocolat noir avec des morceaux d'écorce d'orange. Et pendant six jours des criailleries pour savoir qui avait mangé ; osé toucher à la tablette de l'autre. Moi, je m'étais mise aux tablettes avec édulcorant, c'est infect mais au moins, personne ne touche à la mienne et je suis hors- jeu pour leurs histoires.

Ce jour-là, c'était la liste de trop, celle qui me remplissait d'un trop plein en même temps que le caddie que je n'avais même pas encore touché. Rien que m'imaginer le caddie dans les mains alors que j'étais encore dans la

voiture, je sentais des hauts de cœur qui me venaient. Tout en pensant à tout ce qu'il fallait que j'achète, je suis arrivée au parking et je lai vu, lui, il m'attendait.

Le caddie était bien rangé avec ses frères et ses sœurs, attachés les uns aux autres pour ne pas se perdre. Dès que j'ai vu le caddie, je me suis dit qu'il fallait que je le détache avec le petit jeton blanc, qu'il fallait que je le libère de sa vie de bagnard. Je me disais que j'allais glisser avec lui, que nous allions presque nous enlacer, lui et moi, dans les rayons du magasin. Je me voyais déjà en osmose parfaite, lui et moi déroulant notre pas de deux. Mais j'avais beau le regarder en m'approchant peu à peu, je n'arrivais pas, non je n'arrivais pas, je ne pouvais, non, ne pouvais pas m'emparer du caddie. Caddie appelé aussi charriot, de caddie à charriot il y a cachot me soufflait à l'oreille Ponge. J'avais beau le regarder, l'approcher peu à peu, je ne parvenais pas à l'enlacer. On me retenait. Mes camarades enchaînés tout comme moi ne voulaient pas me laisser partir. On me retenait. La femme mit un jeton mais mon compagnon de bout de chaîne fit ce qu'il fallait pour ne pas qu'elle puisse me prendre dans ses bras. J'imaginai, je pensais qu'il allait faire un beau cavalier, un bon danseur, capable de me faire tourner, virevolter. Je l'observais le charriot, le caddie,

enchaîné à ses compagnons de misère, je le voyais. A travers ses barreaux, à travers ses tubes verticaux, je voyais une possibilité de folie, une possibilité de danse, de valse. Je me voyais le prendre. Mes mains doucement se poser sur son bras, sur sa poignée, fermement et calmement. On me retenait fermement. Parfois on fait de la résistance mais là, je voulais être libéré, cette femme était mon issue de secours, ma porte vers la liberté. J'aurais posé mes mains sur sa poignée, je l'aurais libérée de sa chaîne de fer, je lui aurais donné le goût de la liberté, de l'autonomie par rapport à ses frères et à ses sœurs, les autres charriots, toujours emboîtés. Je restais là à le contempler, à m'imaginer avec lui dans les rayons du magasin entamant une valse, 1-2-3, 1-2-3. Je pensais, je pensais dans quelle allée on pourrait s'enlacer ainsi, 1-2-3, 1-2-3. Il fallait que je trouve le moyen de faire rêver cette femme, de lui donner l'occasion à elle aussi de s'évader, de me faire danser avec elle. Je l'ai vue, elle chantonnait 1,2,3, il fallait que je danse avec elle, il fallait que nous tracions ensemble des cercles imaginaires dans l'allée centrale du magasin. Ses lignes verticales en acier chromé lui donnaient un air d'élégance, un air que j'espérais apprivoiser, un air que je pensais m'approprier. Mais le ca-le ca, le caddie restait là, en tête de cortège. Mes mains ne parvenaient pas, pas, pas jusqu'à lui, mes

Anthologie été 2024

mains ne pouvaient pas, ne voulaient pas, n'arrivaient pas à le prendre, à l'enlacer. Je me disais, je vais le prendre, lui faire faire un petit tour, un grand tour, un tour du propriétaire. Il fallait que cette femme parvienne à me prendre. Elle était paralysée à l'idée de faire un pas de côté, quelque chose d'interdit, quelque chose qui ne serait pas compris. On allait la prendre pour une folle. Il fallait que je l'aide vers la pente de la folie. Mais l'autre bout de la chaîne avait donné ordre aux autres caddies de me retenir, on me retenait, on me retenait. Un coup sec lancé par le chef fit que ma roue avant droite se déboita. Les habitants des files de caddies ne sont pas toujours tendres. J'étais un peu étonnée de sentir que j'avais besoin de prendre ce cha-cha, charriot en main, dans mes mains, d'épouser sa courbe avec mes mains, dans mes mains. J'étais un peu surprise de voir que je m'imaginais avec lui dans l'allée centrale du magasin, faire un petit tout de piste, un tour de valse, des pas de danse. Alors je suis restée là, le regard ballant avec le caddie à portée de main. Je sentais qu'elle lâchait prise, qu'elle renonçait à ses rêves. Il fallait absolument la dégager de cette idée hypnotique, il fallait que je la fasse avancer, avancer sa main, avancer encore. On me retenait, on me retenait. Un habitant de la cité voisine passa. Il fallait qu'il nous aide. Je tentais de me dégager comme j'ai pu pour

qu'il me remarque. Il donna un petit coup sec sur la poignée et me libéra. La femme m'empoigna de façon fiévreuse.

DEHORS-DEDANS

Tu t'es levé de bonne heure. Ce n'est pas loin en kilomètres mais tu partirais à l'heure des bouchons, il fallait donc prévoir large car arriver en retard peut remettre l'organisation générale en cause. Tu as essayé une autre fois de partir plus tôt et d'attendre dans les bureaux, tu avais amené de quoi travailler mais il fallait se lever encore plus tôt, alors tu as renoncé à cette possibilité.

Dans la voiture tu te demandes si F. sera là car cela faisait deux fois qu'il n'était pas venu. Paradoxe de ce lieu où les allées et venues foisonnent, impromptues. A. t'a averti la veille qu'il y en aurait un nouveau, il t'a demandé si cela te dérangeait. Non, un gars de plus ne te dérange pas, ils ne sont pas nombreux de toute façon, ça leur fait toujours un peu de changement dans leur train-train, ça les « sort ». Peut-être que M. a été transféré. Tu souris, ce mot te fait toujours penser à Goldorak que tu regardais le mercredi après-midi : le héros s'installait dans une machine volante et disait « transfert ». Si M. a obtenu le transfert ce serait dommage pour le suivi de ce qu'il a commencé avec toi mais se rapprocher

de sa famille serait bien pour lui. Les gars te diront ce qu'il en est, ils sont toujours plus informés que les hommes aux costumes bleus, les mots sont des passe-murailles.

Ici, tu sonnes une petite vingtaine de fois avant d'arriver à destination mais la sonnerie, tu ne l'entends jamais et la destination, tu ne sais jamais trop à quelle heure tu l'atteindras. La sonnerie muette résonne dans les fins fonds d'un bureau entouré de caméras où des costumes bleus veillent. Il y a toujours un bruit de fond, rarement des choses distinctes : le bruit des grands sacs cabas aux rayures bleues et rouges, le son de l'alarme quand « vous avez sonné » mais ce n'est pas toi qui sonnes, c'est leur appareil. Alors des fois, tu te retrouves en chaussettes car la fermeture éclair des bottines fait sonner. Autre bouton silencieux sur lequel tu appuies pour passer une autre porte, en revanche, un signal sonore t'avertit que la porte est ouverte sur l'intérieur. Une autre porte, encore et encore, les mêmes sonnettes silencieuses, tu ne sais pas si on t'a entendu ou vu, des fois tu attends longtemps, tu prends livre en attendant, la règle est de tuer le temps. Tu prends la lourde porte à deux mains, elle est lourde. Un petit pas pour tomber nez à nez avec une autre porte, même sonnerie silencieuse. Un guichet, on te donne un API, obligatoire, t'a-t-on dit, ça sonne aussi

en cas de besoin. Tu ne dis rien, mais tu sais qu'en cas de besoin, le temps que les costumes bleus arrivent tu as le temps d'avoir quelques ennuis, mais tu prends puisque c'est obligatoire. Tu entends ces mots distincts avant de longer le grand couloir où le bruit de fond est prégnant. Ça sort d'une porte sur la droite dans un roulement de charriot vertical où s'entasse du linge, les hommes qui poussent le charriot sont d'une même couleur, ils te disent bonjour, toujours, on le leur a appris et un fil, ne serait-ce que tenu vers « l'extérieur » est toujours bon à prendre. Ça sort de la droite dans un roulement de tambour, ce sont les roues des poubelles qui sont poussées et tirées par d'autres habillés de la même couleur. Un costume bleu les accompagne toujours, pas de bruit de clés ici, ce n'est qu'au cinéma, tout s'ouvre et se ferme de façon électronique. Tu es au bout de ce couloir pour arriver à ce que tu as appelé le rond-point. Cinq portes avec barreaux composent le rond-point où un groupe d'individus attend l'ouverture de leur porte. Jamais ensemble, chacune son tour et parfois cela prend du temps. Ça crie, ça s'interpelle d'une porte à l'autre, ça passe les mains entre les barreaux, ça hèle les surveillants pour demander l'ouverture, ça discute, ça se fait des checks- c'est là que tu as appris à les faire sous leurs rires- 9h, c'est l'heure des embouteillages

au rond-point, beaucoup sont « sortis » pour vaquer. Le bruit strident de l'ouverture t'avertit que tu peux traverser le rond-point et attendre l'ouverture de la porte qui donne sur l'escalier. Les « gars » ont déjà appuyé sur le bouton. Certains te connaissent, tu checks, ou tu serres la main, tu demandes comment s'est passée la semaine. Mais en arrière-plan sonore, toujours ce bruit de fond permanent qui agresse tes oreilles. Mots humains contre agression sonore. La dernière porte s'ouvre, tu en vois d'autres dans l'escalier qui sont là depuis la dernière ouverture. Tu les salues par leur prénom, ils font de même, tu les vouvoies, ils font de même. Pas besoin d'énoncer les règles, ça coule comme leurs paroles. On arrive enfin dans la salle où je vais être avec ceux qui auront pu sortir et ils vont s'exprimer dans le seul endroit où « on parle correctement ». Nous sommes à l'écoute les uns des autres, je peux commencer.

RIEN

Aujourd'hui, on m'admire, on fait mon éloge,
je suis même un cas d'école.

On vient de loin pour me mesurer, me
photographier, me gloser, me parler.

Etourdie des mots des hommes.

J'ai voyagé au-dessus du tourbillon terrestre,
je me suis accrochée au vent, à la pluie à la
lumière.

J'ai été une petite graine, une de celles qu'on
ne voit pas, une de celle auxquelles on ne
prête pas attention.

Apportée par des oiseaux ou par le vent ou
par des promeneurs ou par une autre moi-
même.

J'appartiens au hasard.

<i>avant</i>	3
<i>Où ?</i>	<i>vi</i>
<i>Encore un peu</i>	<i>viii</i>
ENFIN	10
PEUT -ETRE	12
PARTOUT	13
TIMIDEMENT	15
SENSIBLEMENT	16
QUOI ?	18
HIER	21
PLUS	23
SENTANT	26
NULLE PART	27
FAISANT LE POINT	30
AILLEURS	33
IMMUABLEMENT	37
URGEMMENT	38
SI	41
PRESQUE	45
PLUS	46
ARRIERE	49
VITE	51
DEHORS-DEDANS	56
RIEN	60

votre n° de version
date de dernière mise à jour

